

Fiction

Linda Amyot, Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Soundouss El Kettani, Émilie Fortin, Laurent Laplante, Alexandre Lizotte, Michel Nareau, Julie Pelletier, Judy Quinn, Pierre Rajotte, Simon Roy and Vincent Thibault

Number 127, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66992ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

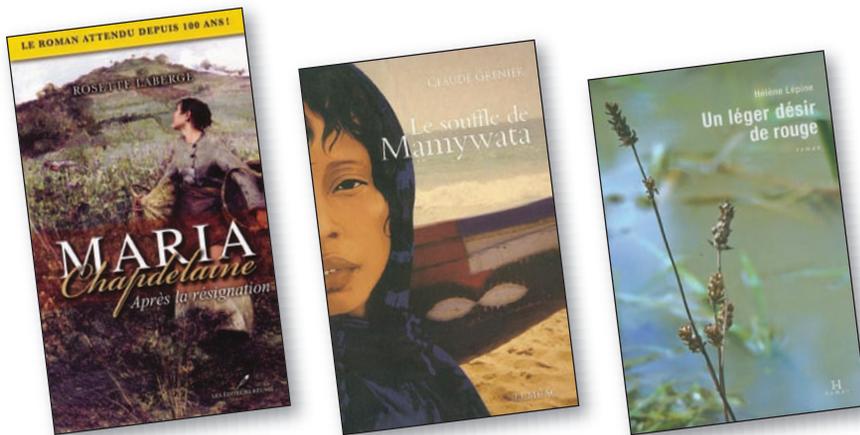
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Amyot, L., Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Bélanger, G., Bernard, M., Boivin, P., El Kettani, S., Fortin, É., Laplante, L., Lizotte, A., Nareau, M., Pelletier, J., Quinn, J., Rajotte, P., Roy, S. & Thibault, V. (2012). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (127), 18–34.

Le retour de Maria..., premier roman, roman



**Rosette Laberge
MARIA CHAPDELAINE**

APRÈS LA RÉSIGNATION
Les Éditeurs réunis, Marieville, 2011,
434 p. ; 24,95 \$

Le roman *Maria Chapdelaine* (1914) de Louis Hémon a connu un succès phénoménal. Il existe plus de 250 éditions, incluant les traductions dans plus de 25 langues, de ce classique de la littérature du début du XX^e siècle qui a donné lieu à de multiples formes d'adaptation (cinéma, théâtre, radioman, bande dessinée, etc.). Mais fait particulièrement intéressant, il a également généré des suites romanesques qui ont chacune à leur façon tiré profit de l'ambiguïté qui le caractérise. D'abord, en 1925, Sylva Clapin propose avec *Alma-Rose* une suite qui, au profit d'une certaine idéalisation des valeurs traditionnelles, s'éloigne du naturalisme modéré qui prévalait dans le roman de Hémon. En 1992, avec *Maria Chapdelaine ou le paradis retrouvé* (prix Robert-Cliche controversé), Gabrielle Gourdeau entend plutôt exacerber la dimension subversive inhérente à l'œuvre originale. Également en 1992, puis en 1999, Philippe Porée-Kurrer adopte quant à lui, avec *La promesse du lac et Maria*, la perspective du roman populaire sentimental tout en tentant de concilier les dimensions conformiste et contestatrice

du chef-d'œuvre de Hémon. C'est également dans la veine du roman sentimental que s'inscrit la dernière suite à paraître. Comme la plupart de ses prédécesseurs, Rosette Laberge reprend l'histoire de Maria Chapdelaine et de sa famille là où Hémon l'avait laissée, en s'assurant de faire les rappels qui s'imposent pour les lecteurs qui n'auraient pas lu l'œuvre originale. Maria tente tant bien que mal de se faire à l'idée d'épouser son voisin Eutrope Gagnon, pour lequel elle n'éprouve aucun sentiment. Et bientôt, monte en cette Maria résignée un désir d'émancipation et d'affirmation qui l'incite d'abord à apprendre à lire et à écrire, puis, à la suite de la mort accidentelle d'Eutrope, à quitter l'isolement du fond des bois pour vivre le grand amour avec le « bel Adrien ». Le fatalisme laisse alors place à l'espoir, et le roman se termine, comme le veut le genre sentimental, de façon heureuse. En fait, l'histoire bascule un peu dans le conte de fées, Maria devenant une Belle au bois dormant qui s'éveille, une Cendrillon à qui tout réussit : elle s'entend bien avec sa nouvelle belle-mère, le bon parrain de son fiancé lui offre en cadeau un « manteau de castor » ainsi qu'« une calèche flambant neuve et un beau cheval brun caramel », et bien sûr elle épouse son prince charmant, avec lequel elle vit « le parfait bonheur ».

Rosette Laberge n'en est pas à ses premières actualisations de personnages tirés du passé, comme en témoignent *La passion de Magdelon* (2009) et *Magdelon, Sur le chemin de la justice* (2010), deux de ses romans précédents qui mettent en scène l'héroïne de la Nouvelle-France Madeleine de Verchères. Avec *Maria Chapdelaine, Après la résignation*, elle s'attaque à ce qu'on considère comme un mythe littéraire, et comme il arrive souvent dans ce genre de « recyclage », l'œuvre originale, dont la grande qualité consistait à offrir de multiples possibilités de lectures et une remarquable richesse allégorique, cède ici la place à une histoire simple et un peu prévisible, mais malgré tout divertissante et qui saura sûrement plaire à un public friand de romans d'amour sur fond historique.

Pierre Rajotte

**Claude Grenier
LE SOUFFLE DE MAMYWATA**

Leméac, Montréal, 2011, 288 p. ; 27,95 \$

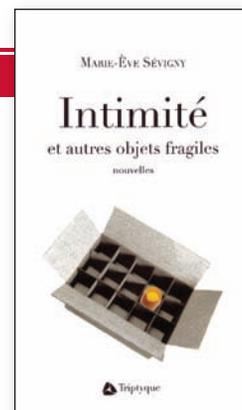
Venu en Afrique pour y pratiquer et enseigner son art, un cinéaste canadien voit sa paisible cinquantaine s'enflammer subitement. Le démon de midi frappe où et quand il l'entend. Au Togo, puis au Bénin, les jeunes beautés africaines font bouillir le sang du héros. S'il ne s'agissait que de dépaysement et de renaissance, Joseph ressemblerait peut-être à Rimbaud ou à Gauguin ; tourner le dos à un monde trop quadrillé aurait peut-être suffi. Ce n'est pas le cas, car ni le Togo ni le Bénin n'auraient comblé un besoin dont Joseph n'avait pas lui-même pris conscience. Ce besoin, c'est celui d'une femme qui entre dans sa vie et y bouscule irrésistiblement tous les repères. Ce n'est pas d'attachement ou de passion, mais d'envoûtement qu'il s'agit : dès son entrée en scène, Aminata prend possession de Joseph et le plie à tous ses caprices. L'art de Claude Grenier sera d'établir et de maintenir Joseph dans un état d'irréprochable lucidité en même temps que d'impossible résistance. Non seulement son entourage le met en garde contre le risque auquel il s'expose, mais il est lui-même assez

Apologie de la vie et de la lecture

Premier recueil de nouvelles de Marie-Ève Sévigny, *Intimité et autres objets fragiles* regroupe dix nouvelles qui, comme le suggère le titre, explorent les anfractuosités des blessures des personnages mis en scène. Blessures autant physiques que morales : ici un médecin cloué dans un fauteuil roulant qui ne peut plus pratiquer son art, là une femme qui affronte ses peurs au cœur de la nuit, là un jeune garçon qui entrevoit la mort lorsque sa mère noie des chatons, là encore une vieille dame qui fait une chute et voit soudainement son monde s'écrouler. Marie-Ève Sévigny démontre une habileté certaine à donner vie à ses personnages, à mettre en lumière les zones d'ombre et de vulnérabilité qui les habitent, tout autant qu'à créer une atmosphère qui sied à leur quête et à les faire rapidement évoluer dans des situations qui mettront à nu leur fragilité.

Le début de chaque nouvelle est particulièrement bien réussi, inscrivant dès l'amorce le ton, le rythme propre à chacun des textes. Le plus souvent intimiste, le ton des nouvelles n'en offre pas moins un registre varié. Dans « Robe de chimère », où une femme affronte la nuit et ses propres chimères, le texte a résolument une couleur inquiétante, voire fantastique. Dans « Tout sucre, tout beurre », la nouvelliste sait manier humour et ironie sans appuyer sur les effets. « À l'ombre » explore les replis de la violence, le passage de l'enfance à l'âge adulte, et met en scène deux enfants qui prennent conscience de la mort et de la sexualité. Tout à la fois par sa retenue et par sa charge évocatrice, ce dernier texte est sans doute l'un des plus forts du recueil. Dans « Une carte à la clé », un amant découvre l'empreinte d'un prédécesseur dans un livre que lui prête son amante. Très bien mené, ce texte sait également surprendre le lecteur par une finale qui ne manque pas de faire sourire. La nouvelle qui clôt l'ensemble, « Le chien Jivago », se décline sur un mode qui allie l'inéluctable de toute fin de vie et la tendresse que l'on peut éprouver en portant un regard sur le chemin parcouru, les êtres aimés et les livres qui nous ont accompagnés tout au long du parcours. Apologie de la vie comme celle de la lecture. Et un premier livre qui participe tout autant à l'une qu'à l'autre.

Jean-Paul Beaumier



Marie-Ève Sévigny

INTIMITÉ ET AUTRES OBJETS FRAGILES

Triptyque, Montréal, 2012, 100 p. ; 18 \$

tôt convaincu qu'Aminata le vampirise sans vergogne et l'immole à un professionnalisme vénal parfaitement rodé. Joseph coule, mais il observe et analyse son propre naufrage. Quand une pause le ramène au Québec et à la famille sereine et aimante qui fait son bonheur depuis des années, il mesure mieux encore l'ampleur de sa soumission, puis il reprend l'avion et file vers Aminata. Jamais il n'échappe à l'envoûtement. Invraisemblable ? Grenier ne nous laisse aucune chance de le penser. La déchéance de Joseph, il nous la rend tristement crédible. Les exigences d'Aminata, il les montre toujours croissantes, de plus en plus cruelles, mais toujours comblées par un homme déboussolé et asservi. Par l'intermédiaire d'un ami de son personnage, Grenier ose pourtant une explication : « Les Béninois t'ont sans doute

dit qu'elle t'avait envoûté ; moi je dirais que le problème n'est pas qu'elle soit Africaine, le problème c'est qu'une relation ne peut jamais être égale quand l'écart culturel et intellectuel est trop grand ».

L'explication demeure sans prise sur le mystère : Joseph sait mieux que quiconque que *cela* ne peut pas fonctionner, mais il ne parvient pas à s'éloigner du péril. Dans des circonstances analogues, Ulysse, l'homme aux mille ruses, s'attachait au mât de son navire pour ne pas succomber au chant des sirènes. Joseph nous émeut parce que son *sac à esquivés* était moins profond.

Laurent Laplante

Hélène Lépine

UN LÉGER DÉSIR DE ROUGE

Septentrion, Québec, 2012, 160 p. ; 18,95 \$

À la fois chant poétique et cri de détresse, *Un léger désir de rouge* fait plonger le lecteur dans la tête tourmentée d'une jeune femme de 28 ans qui vient de subir l'ablation d'un sein. L'esprit coincé quelque part entre la Casamance (au Sénégal) et le Saint-Laurent, c'est une Toulouse fragilisée qui ne connaîtra plus la légèreté de la trapéziste balancée dans les airs au-dessus du vide. Comme elle le déplore, « auparavant, si la vie sur terre [lui] pesait, [elle] avai[t] le ciel pour [s]'évader ». Depuis ce fatidique diagnostic du cancer, l'acrobate désormais amazone n'a plus de filet pour amortir sa chute. Le contact avec le sol est d'autant plus douloureux pour cette *Toulouse-born-to-lose*.

I policier, fantastique, récit de captivité



Avec la sensibilité fragile que l'on associe d'emblée aux poètes, Hélène Lépine lance des mots boués sur les sensations et les sentiments qui jalonnent la houleuse traversée de l'épreuve du cancer et des traitements de chimio chargés de terrasser la bête. « Oh ! Moumbala, pourvu que la satanée chimie s'attaque aussi à la peur. » Les perspectives d'avenir étant compromises, Toulouse se tourne tout naturellement vers le passé. Se complaisant dans une attraction pour une époque révolue, elle sent le vent du fleuve lui ramener un univers se composant de nombreux frères et sœurs aux noms géographiques gonflés de tant de souvenirs, pas forcément heureux : avec Delhi, Oslo, Coaticook, Paris, Louvaine se tissent des relations familiales intenses, dont le caractère résolument tumultueux lui fera affirmer que « [n]ous sommes un archipel d'isolés », chacun aux prises avec ses démons intérieurs.

Un léger désir de rouge est bercé par une langue poétique aux occasionnels accents québécois (*drabe, rapaillait*) si imprégnée de lyrisme qu'on est happé par la grâce de l'écrivaine. La phrase d'Hélène Lépine voltige, au gré des virgules abondantes, à travers les dédales aériens des hésitations, des doutes, des craintes qui terrorisent une femme attaquée dans son intégrité, affrontant le calvaire de la maladie le plus souvent seule, l'âme en friche, le corps fragmenté. *Un léger désir de*

rouge traque dans une langue qui s'élève bien au-dessus des seules considérations médicales et techniques le sentiment d'être, depuis l'ablation, moins qu'une femme.

Simon Roy

**Peter Robinson
BAD BOY**

Trad. de l'anglais par Marina Boraso
Albin Michel, Paris, 2011, 182, 405 p. ; 22 \$
Laburnum Way, domicile des Doyle.

Une arme à feu chargée a été découverte dans la chambre d'Erin Doyle. Au cours de l'opération visant à récupérer le pistolet, le Groupe d'intervention armé a confondu la canne de Patrick Doyle, père d'Erin, avec une épée et, se sentant menacé, n'a pas hésité à tirer. Patrick Doyle est décédé des suites de cette bavure policière.

À quelques kilomètres de là, lorsque Tracy, fille de l'enquêteur Alan Banks, apprend que Jaff (l'ex-petit ami de sa colocataire Erin Doyle) est recherché par la police, elle décide d'aller le prévenir. Certes, ce dernier n'est pas tout à fait *clean*, mais il a toujours un peu de coke sur lui, sans compter sa voiture, ses vêtements hors de prix et ce côté *bad boy* qui en attire plus d'une. Ignorant tout de l'affaire de l'arme pour laquelle il est recherché et, assurément aussi, parce que le garçon lui plaît, Tracy offre à Jaff un

point de chute. Elle lui propose de le cacher provisoirement dans la maison de son père, qui ne sera pas de retour de vacances avant une bonne semaine. Mais voilà, les choses se corsent à partir du moment où l'on découvre que le pistolet de Jaff, récupéré dans la maison des Doyle, aurait servi pour une histoire de meurtre non résolu en 2004...

Après avoir cédé au charme de son mystérieux invité, c'est moins volontairement que Tracy Banks devient l'otage de ce cher Jaff. Vivement que l'inspecteur Banks revienne d'Angleterre pour entreprendre la plus importante enquête de sa vie.

Bad boy est un bon roman policier. Avis à ceux et celles qui adorent se casser la tête dans un de ces romans à la Agatha Christie, celui-ci n'est pas pour vous. Vous n'aurez malheureusement pas à essayer de traquer le coupable au fil des pages. Ici, comme dans tous les autres romans de Peter Robinson mettant en scène l'inspecteur Banks, tout est donné, tout est prévisible, mais l'intrigue, pour autant, n'est pas dénuée d'intérêt. Comme chacun des chapitres épouse différents personnages, rien n'est caché au lecteur. Le suspense tient éveillé de la première à la dernière page et, même si on s'imagine très bien ce qui va se passer, on est incapable de refermer le livre avant d'en être complètement persuadé.

Émilie Fortin

**François Lévesque
L'ESPRIT DE LA MEUTE**

Alire, Québec, 2011, 368 p. ; 14,95 \$

Dans *L'esprit de la meute*, David, un jeune homme nouvellement orphelin, apprend qu'il a été adopté après sa naissance dans des circonstances particulières. Il se retrouve donc à Sainte-Sybille, le minuscule village minier où habite sa mère biologique. Il rencontre Irène, sa jolie voisine, qui l'initie à l'histoire pour le moins mystérieuse de la petite communauté. Et voilà que des rumeurs au sujet de plusieurs disparitions et des découvertes macabres s'enchaînent. Est-ce que le village serait maudit ? Que s'est-il vraiment passé un siècle plus tôt ? David

Intimiste et grave

Spécialiste de la reliure d'art, Denis Giroux redonne une jeunesse à des livres anciens. Or l'artisan écrit, aussi, pour mieux comprendre ce qui l'angoisse à propos du vieillissement, de la mort. Il doit combattre cette damnée peur stérile et paralysante, ici comparée à la Méduse qu'il lui faut terrasser, s'il veut retrouver une certaine sérénité. Au cœur de sa démarche d'écriture, sa mère Pauline, maintenue en vie dans un état végétatif. Que reste-t-il de la femme forte et aimante une fois que la machine corporelle s'est détraquée pour de bon ? Comme si les motivations du relieur l'engageaient corps et âme, Giroux entreprend avec bienveillance de retrouver la noblesse de celle qui lui a donné le jour, en mettant des mots sur le passé perdu.

Ce qui commence comme une biographie artisanale se transforme petit à petit en hommage à la grandeur d'une de ces femmes ordinaires. Ce drame raconté sobrement arrive à être touchant malgré le caractère pourtant commun du projet. En effet, le tandem d'auteurs Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin emprunte un sentier fréquenté récemment par les Gil Courtemanche et Gilles Archambault, pour ne nommer qu'eux, mais qu'à cela ne tienne, *Le temps figé* distille une émotion si pénétrante et montre un appétit si vif pour la vie qu'on finit par apprivoiser cette crainte bien humaine du dépérissement.

Tempus fugit. La lecture du roman nous en fait prendre la pleine mesure. L'urgence d'éprouver intensément nos dernières années de vie active nous gagne quand nous assistons au désespérant spectacle de ces hommes et femmes isolés, en perte d'autonomie, qui voient se désagréger les restes de leur dignité dans une chambre insalubre d'un centre de soins de longue durée. *Le temps figé* développe au fil des pages un regard anthropologique sur la mort, sur la façon dont on l'appréhende. Inévitablement, à force de regarder celle des autres, on en vient à penser à la sienne...

Aime-t-on nos vieux au Québec ? Considérés comme un fardeau, ils sont parqués trop souvent dans un centre d'hébergement pour mieux être oubliés. Coup de balai sur notre conscience ingrate. « Je crois que notre génération préfère cacher les vieux à l'abri des regards, dans des maisons aux noms ronflants et rassurants, des institutions spécialisées. » Ceux qui en 2007 nous avaient offert *La bonbonnière* nous proposent un roman intimiste grave, sans complaisance, qui ose affronter non sans bravoure la Méduse.

Simon Roy

Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin

LE TEMPS FIGÉ

L'instant même, Québec, 2012, 278 p. ; 26,95 \$



l'apprend malgré lui par des visions troublantes, des cauchemars qui s'agrippent à la réalité jusqu'à ce qu'il ne sache plus distinguer le réel du rêve.

Voici un roman fantastique tellement bien tissé qu'on ne peut que le lire d'un coup ! Lévesque avait déjà pris sa place en 2009 avec *Matshi, l'esprit du lac*, prix Cécile-Gagnon, mais avec *L'esprit de la meute*, il grave son nom dans la littérature adulte québécoise. L'auteur s'est lancé dans une histoire complexe dans laquelle le passé rejoint le présent et où l'irréel s'agglutine à une réalité déstabilisante : tout un défi de narration ! Mais la main habile de Lévesque sait guider le lecteur. Le roman, d'une cohérence surprenante, se distingue aussi par des personnages si crédibles qu'ils semblent

exister. Les dialogues en joul participent à leur vraisemblance, tandis que le reste du récit s'anime dans un registre tout autre. Les impressions qui se dégagent des personnages autant que de l'action restent empreintes d'une sensualité et d'une confusion absorbante.

L'esprit de la meute demande qu'on se laisse conduire au-delà des retournements sans se poser de questions, vers une fin pour le moins déconcertante qui vaut le détour. Par ailleurs, ce roman pourrait facilement se transformer en un scénario puisque l'écriture est très près de l'image, faisant du lecteur un témoin.

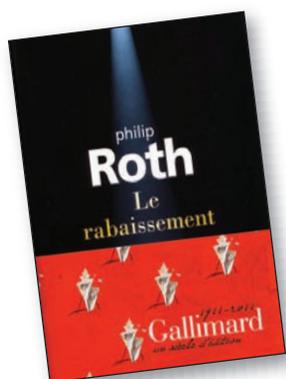
Julie Pelletier

Emma Donoghue
ROOM

Trad. de l'anglais par Virginie Buhl
Stock, Paris, 2011, 400 p. ; 32,95 \$

Room est un récit de captivité raconté du point de vue d'un enfant de cinq ans. Depuis sa naissance, Jack vit confiné avec sa mère dans une chambre qui a été aménagée à même une cabane de jardin de manière à rendre toute évasion impossible. Le garçonnet n'a jamais mis les pieds au « Dehors ». Son univers se limite à cette pièce de trois mètres sur trois mètres, aux divers meubles et accessoires qu'elle renferme – dont un téléviseur, seule voie d'accès au monde extérieur – et bien sûr, à sa mère, avec qui l'enfant vit en symbiose. Les journées des

Roth et les fantasmes perdus



deux captifs se ressemblent toutes. Chaque semaine, Jack attend les « Cadeaux du Dimanche », qui se révèlent le plus souvent des biens de première nécessité plutôt que de véritables récompenses. Chaque nuit ou presque, Jack s'endort dans le « Petit Dressing » pendant que Grand Méchant Nick (« Old Nick » dans la version anglaise, c'est-à-dire le Diable) vient faire grincer le lit. Jack, on l'aura compris, est le fruit d'un viol ; sa mère a été kidnappée des années plus tôt.

Ce septième roman d'Emma Donoghue a déjà connu beaucoup de succès dans le monde anglophone. Il a d'ailleurs été en lice pour le Booker Prize et le prix Orange pour la fiction. Donoghue a trouvé un ton très juste pour transposer la voix de Jack. Il faut certes s'habituer à sa façon de décrire les choses, par exemple sa manie d'individualiser les objets (« Monsieur Lit », « Madame Table », « Monsieur Tapis », etc.). Passé cette surprise initiale, on entre dans un suspense très efficace sur le plan narratif, du moins pendant la première moitié du roman. Par la suite, le rythme de *Room* ralentit. N'en disons pas trop, pour ne pas gâcher la surprise du lecteur, mais la deuxième moitié de *Room* se déroule à l'extérieur de la chambre-prison.

Malgré un sujet sombre, *Room* n'a rien d'une lecture déprimante. Le lecteur sera séduit par la vivacité d'esprit de Jack et par la force de caractère de sa mère. Les internautes pourront consulter un

plan de la chambre en 3D sur Internet (www.roomthebook.com). Un aspect nous semble toutefois plus agaçant : pourquoi avoir conservé le titre anglais, *Room*, alors que le titre francisé, *La chambre*, aurait tout à fait convenu ? Virginie Buhl (la traductrice) a sans doute estimé l'anglicisme plus « in »...

Patrick Bergeron

Philip Roth LE RABAISSEMENT

Trad. de l'américain par Marie-Claire Pasquier

Gallimard, Paris, 2011, 122 p. ; 22,95 \$

L'œuvre de Philip Roth est centrée sur la double exploration des fantasmes fondateurs de la culture étatsunienne et du principe d'inadéquation au social et au réel qu'éprouvent des personnages rongés par une éthique contraignante. Dans ce contexte, la sexualité est chez lui une forme intime et sociale qui permet d'absorber la rumeur du monde et de signaler comment se posent les questions de la désuétude, de l'amertume et du désenchantement. Ses romans oscillent alors entre deux pôles : il y a ceux voués à la mise en forme de la rumeur sociale, autour de secrets intimes que répercute la vie collective, et ceux qui s'établissent d'emblée dans la sphère du quelconque, du commun, du singulier partagé. Dans la première catégorie, *Pastorale américaine* et *La tache* étaient de grandes réussites,

alors qu'*Un homme* donnait sa pertinence à la seconde voie. Le dernier roman de Roth, *Le rabaissement*, appartient manifestement à la deuxième perspective, mais il en montre surtout les limites.

À travers le récit centré exclusivement sur Simon Axler, un grand comédien dépossédé de sa contenance scénique et qui perd, *de facto*, tous ses moyens, Roth évoque d'une part l'intimité de la relation entre l'ambition et l'échec et d'autre part le masque social qu'est une profession, masque apparent à partir du moment où il devient inopérant. Pourtant, seule la première des trois sections est centrée sur ce drame de la conscience explorée du jeu, les deux autres se vouant à la tentative naïve de régénération par la sexualité, à travers une relation avec Pegeen, ex-lesbienne de plus de vingt ans la cadette de Simon et fille de ses anciens collègues. Le roman montre alors toutes ses faiblesses, dans cette histoire de renouveau sexuel, où les clichés abondent, où l'histoire se fait faussement affriolante, où la réflexion tombe à plat. La relation est mal construite, elle ne permet pas de saisir pleinement l'angoisse qui gouverne Simon, et surtout, elle n'assure pas la reprise du motif initial de l'inadéquation à son propre rôle, si ce n'est que par l'orientation sexuelle de Pegeen, mais dans un portrait uniquement porté par la vision machiste du comédien. Au contraire, *Le rabaissement*, dans ses lubies érotiques de *sugar daddy*, dans son intimisme mal assumé, dans son élitisme *bobo*, assume une posture complaisante, qui consiste à s'abîmer dans la consommation, la possession et le rêve d'une jeunesse retrouvée. Il y a quelque chose de gênant dans ce roman sans âme, avec une plume bien en deçà de ce que Roth fait usuellement, où les détails, les raccords, les motivations, les interactions sociales sont abandonnés à l'intime satisfaction de faire renaître quelques fantasmes perdus. Malgré la conclusion dramatique, aucun drame ne vit dans ces pages.

Michel Nareau

Une structure romanesque étonnante

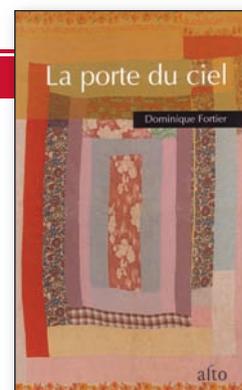
Après *Du bon usage des étoiles* et *Les larmes de saint Laurent*, Dominique Fortier revient avec un nouveau roman qui, cette fois, entraîne les lecteurs en Louisiane au milieu du XIX^e siècle. Ève, une jeune Noire, devient à la fois la compagne de jeu et la servante d'Eleanor McCoy. Les deux jeunes filles grandiront ensemble. Tandis que sévit la guerre de Sécession, Eleanor épouse Michael Arlington et obtient le droit d'emmener Ève sur la riche plantation menée d'une main de fer par la mère de Michael. Délaissée par son jeune mari qui lui préfère ses livres, Eleanor est attirée par son beau-frère Samuel mais, pour son malheur, elle découvrira ce qui se trame dans la serre aux roses où elle ne veut plus mettre les pieds... Le destin d'Ève, pour sa part, la mènera sur les traces de sa famille perdue tandis qu'apparaissent peu à peu dans les États sudistes vaincus des groupuscules de personnages haineux sous leur cagoule blanche.

Si les parcours entremêlés de la Blanche et de la Noire constituent le cœur de *La porte du ciel*, la construction du roman déconcerte avec ces brefs récits qui s'y intercalent. Quelle importance, en effet, faut-il accorder à l'histoire du prêtre surgi un matin pour réclamer de l'argent afin de construire une église sur une île au beau milieu du bayou ? Et que vient faire celle des dernières volontés d'un condamné à mort de la prison d'Arlington, en 1950, dans ce roman qui se passe dans les années 1870 ? Ou encore cette étudiante de l'université venue interviewer les femmes de la coopérative de *quilting bee* dans les années 1960 ? Que penser de certains passages qui semblent sortis tout droit d'un documentaire sur l'époque ou la région ? Et ces descriptions de courtepintes qui ponctuent tout le roman ?

Là réside le secret de cette structure romanesque étonnante. Tant de façon concrète que métaphorique, *La porte du ciel* reprend l'art de la courtepinte pratiqué par les Noires du sud des États-Unis. Un art curieusement moderne dont Paul Klee aurait pu s'inspirer pour l'une de ses œuvres « formée de traits horizontaux de différentes longueurs et d'épaisseurs diverses, mauves, gris, magenta, noir, cramoisi et lilas, entrecoupés de carrés orange » dont Nettie assure qu'elle est moins réussie que la courtepinte du même style fabriquée par sa grand-mère autrefois. Ainsi en est-il des digressions que Fortier intègre ici et là et qui, à la fois, se distinguent et participent entièrement à la force du récit.

Par contre, on s'explique moins bien l'intégration soudaine de deux courts monologues directs, l'un d'Eleanor et l'autre, plusieurs chapitres plus loin, d'Ève, dans ce roman écrit à la troisième personne. On regrette aussi un certain déséquilibre entre une Eleanor bien incarnée dont on comprend les sentiments et les motivations et une Ève plus floue et insaisissable. Ces petits bémols n'empêcheront pas les lecteurs de se plonger avec grand plaisir dans *La porte du ciel*.

Linda Amyot



Dominique Fortier

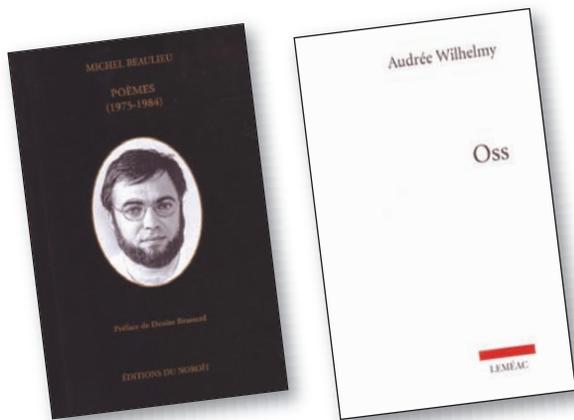
LA PORTE DU CIEL

Alto, Québec, 2011, 286 p. ; 24,95 \$

<p>Un superbe carnet pour découvrir différentes facettes de la Gaspésie à travers la richesse de ses paysages.</p>	<p>Jacques Martineau</p>  <p>La Gaspésie de Métis à Miguasha Carnet du littoral</p>	<p>« Une belle façon de redécouvrir le charme incomparable de Québec et de ses quartiers populaires. »</p> <p>Didier Fessou, <i>Le Soleil</i></p>	<p>Jacques Martineau</p>  <p>Carnet de Québec Un itinéraire en images et en mots</p> 
<p>SES LIVRES SONT AUSSI DISPONIBLES EN FORMATS PDF</p> <p>SEPTENTRION.QC.CA</p> <p>Canada Council for the Arts / Conseil des Arts du Canada</p> 			

commentaires fiction

Michel Beaulieu : la beauté du verbe, première œuvre



Michel Beaulieu POÈMES (1975-1984)

Le Noroît, Montréal, 2011, 327 p. ; 22,95 \$

Lorsqu'on lit Michel Beaulieu, on est frappé par le naturel avec lequel il exprime la complexité. Mais naturel n'égale pas ici simplicité. Il s'agit plutôt d'une parole authentique, attachée comme par un cordon ombilical à la vérité de son émotion et à un réel que

l'on pourrait appeler quotidien. Malgré une exigence qui se traduit parfois dans une économie de mots, dans une forme dense habitée par les questionnements et le doute – « une pure syntaxe de la conscience », dira Pierre Nepveu –, sa poésie parle à l'autre, très loin dans le temps et l'espace : « [O]n enlevait à chaque jour ses coquilles / il roulait au creux de la main / je te le rends parmi les éclats de lumière / [...] si tu le prends ne remets

jamais tes gants / il te faudrait tant et tant de temps / pour les dénuder ces mains pour les ouvrir ».

Le Noroît nous fait le bonheur de rééditer cinq recueils publiés dans la maison, tous épuisés : du superbe *FM*, *Lettres des saisons III* (1975), en passant par *Ancedotes* (1977), *Oracle des ombres* (1979), *Visages* (1981) jusqu'à *Kaléidoscope ou Les aléas du corps grave* (1984). L'éditeur avait déjà fait paraître, en 2001, dans la même collection « Ovale », *Fuseaux, Poèmes choisis*. Depuis sa mort en 1985, combien de poètes se sont réclamés de lui, combien d'exergues proviennent de son œuvre ?

Un bonheur donc, qui ne va pas sans souffrance, la beauté du verbe disant bien souvent la douleur d'être au monde. On sort d'une telle lecture empli de quelque chose d'évanescant, qui met du sens dans ce qui ne semble pas en avoir : « [J]e ne veux pas mourir en vain / sur les champs de bataille / mourir à moi-même en faisant peu de cas / de ce qui déroge à l'harmonie de vivre ».

Judy Quinn



Du secret au livre

Publié dans la collection « Hamac », réservée à des textes de fiction « profondément humains qui brillent par leur qualité littéraire », ce recueil s'avère prometteur malgré sa couverture tristounette. Attirant, surtout si l'on a assisté au spectacle déambulatoire *Où tu vas quand tu dors en marchant...* ?, présenté la première fois en 2009 dans le cadre du Carrefour international de théâtre et repris en mai 2010. Voilà donc 37 histoires brèves fignées par les auteurs à partir des secrets confiés par des anonymes à la demande du Carrefour, et chuchotées par des acteurs dans les « Jardins secrets » aménagés au parc Lucien-Borne à Québec, premier tableau du spectaculaire parcours. Chaque acteur ne s'adressait qu'à trois ou quatre marcheurs-spectateurs à la fois, autour d'un lit, la nuit venue, de sorte qu'un seul secret ne leur était divulgué. Ce recueil, qui donne accès à l'ensemble des secrets, prolonge la magie de ce spectacle théâtral exceptionnel et enchantera les personnes qui n'ont pu y participer.

Steve Gagnon, tout comme sa complice comédienne et metteuse en scène Véronique Côté, sont diplômés du Conservatoire d'art dramatique de Québec. Aussi dramaturge, Gagnon s'est fait remarquer en 2008 avec sa pièce *La montagne rouge* (SANG), qui lui a valu la bourse Première œuvre. Dans *Chaque automne j'ai envie de mourir*, leur écriture confère une unité à l'ensemble du recueil en dépit des sujets hétéroclites qui n'ont en commun que le fait d'être des secrets anonymes. Les sources sont multiples et fort différentes : des femmes et des hommes, l'un nostalgique, l'autre indiscret, collectionneur, émerveillé ou écolo ; il y a même celui qui avoue manger... ses crottes de nez. Mais la narration au « je », le rythme, le ton et les marques d'oralité reviennent dans plusieurs textes, créant l'illusion de l'auteur unique en plus de rappeler la fonction première des textes qui est d'être dits. Paradoxalement, le choix d'une langue plutôt familière – car le secret intime a quelque chose de hautement émotif et est destiné ici à des oreilles bienveillantes –, loin de nuire à la qualité littéraire du recueil, contribue au ton intimiste qu'exige la confiance. C'est dire que ce recueil de deux jeunes auteurs talentueux apparaît comme un *patchwork* littéraire des plus réussis et des plus attrayants.

Pierrette Boivin



Véronique Côté et Steve Gagnon CHAQUE AUTOMNE J'AI ENVIE DE MOURIR SECRETS

Septentrion, Québec, 2012, 190 p. ; 19,95 \$

Audrée Wilhelmy OSS

Leméac, Montréal, 2011, 75 p. ; 11,95 \$

Un premier titre chez Leméac, une jeune auteure belle comme le jour. On pourrait être sceptique. Ou jaloux, tiens. Car aurait-on encore affaire à une comète, un petit phénomène comme un autre, une énième raison de bâiller en lisant les clichés empilés par les pseudo-critiques littéraires – les mots « prometteur », « découverte » et le sentencieux « à surveiller » ?

Non, il n'y a pas lieu de s'insurger. Mais certes une raison d'acheter, de lire, d'offrir. Que le marché du livre se flétrisse (c'est peut-être faux) ou qu'il se méta-

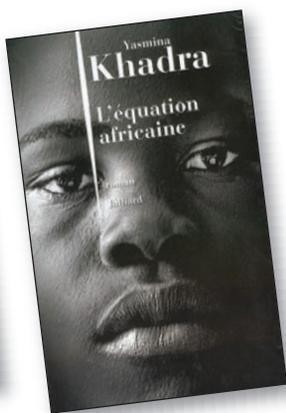
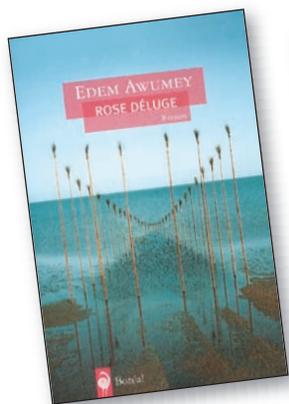
morphose (c'est certainement vrai) n'y change rien : il faut célébrer nos auteurs d'ici, et surtout quand une nouvelle voix s'élève, une voix douce et discrète, mais avec ce petit *quelque chose* qui manque souvent. Un quelque chose qu'on appellera tantôt style, tantôt originalité, tantôt joyeuse maladresse, tantôt vivacité gluante, tantôt précieuse impertinence, tantôt grise délicatesse.

D'abord, ce n'est pas un roman. Peut-être un conte. Un conte noir, et pas tout à fait drôle mais grinçant, et érotique, et où l'on mélange beauté, douleur et mystère, comme un trio eau/vagues/écume. Une écume suintante, de l'écume-bave, qui vient friser le village-empesant. Le village-plein-de-mouches. Depuis qu'on a

vu *La grande séduction* au cinéma, on s'éprend des hameaux lointains, mais la bouteille de romantisme se fracasse en dix pages. En exergue on trouve Anne Hébert et Charles Perrault, mais il y aurait plus : mettez ces deux-là dans une bouteille (vous en avez recollé les morceaux depuis la dernière phrase), et coincez-y aussi un des frères Grimm, et l'oreille d'un Fred Pellerin. Saupoudrez de flocons de Süskind. Ou d'un truc macabre au choix. Brassez. Attention, ça peut péter.

C'est amoral et cruel. Comme un *remix* déroutant (et dégoûtant, et bien écrit) du « Petit chaperon rouge ». Qui est pris au piège, et quel est le piège, vraiment ? De belles trouvailles, et l'on ne s'ennuie pas un instant. ►

Togo, Québec, Afrique...



Chouette que des éditeurs d'ici osent encore publier des *plaquettes* littéraires. La maquette de celle-ci, avec les petites illustrations de l'auteure, est d'autant plus réussie.

Vincent Thibault

Edem Awumey
ROSE DÉLUGE

Boréal, Montréal, 2011, 206 p. ; 22,95 \$

« Dans le matin brumeux de Hull. À la gare routière, une fille au manteau rouge. Je lui fais une place sur mon banc au bord de la chaussée, elle s'assoit et je la rassure, 'Le prochain autobus ne devrait pas tarder'. Elle sourit, 'Je l'espère, j'ai hâte de partir. Vous allez à New York vous aussi?' 'Oui, c'est sur mon chemin. Je continue jusqu'à La Nouvelle-Orléans.' »

C'est ainsi que les univers de Louise et de Sambo, un jeune Togolais venu accomplir le dernier vœu de sa tante Rose, se heurteront sur un banc du terminus d'autobus.

Née d'un viol, Louise, qui ne cesse de multiplier les liaisons amoureuses éphémères, rêve de recommencer sa vie dans cette mégapole américaine où tout est possible. Cramponné à la précieuse boîte contenant les restes de celle qui l'a élevé, Sambo essaie, lui, d'imaginer cette mythique ville du sud des États-Unis qui nourrissait les illusions de Rose Lafayette. Chacun, d'abord perdu dans ses pensées, se rapprochera peu à peu de l'autre jus-

qu'à ce que leurs mondes se fondent l'un dans l'autre.

Entre Hull et La Nouvelle-Orléans, où Louise finira par accompagner Sambo après que le voyage a été compromis de façon absurde et dramatique, quelques figures tragiques meublent leurs souvenirs. Rose, bien sûr, qui depuis longtemps s'était laissée couler dans une folle obsession dominée par l'ombre du

Butterfly, ce cargo qui avait avalé tant de jeunes garçons et de jeunes filles du Togo. Le vieil Oscar et son ami Jim, refusant d'abandonner leur maison menacée par l'ouragan qui a dévasté la Louisiane. La mère de Louise et celle de Sambo, partie un jour sans plus donner signe de vie. Et aussi des villes et des régions du monde qui prennent la dimension de véritables personnages : La Nouvelle-Orléans, tour à tour française, espagnole, américaine mais surtout noire de la peau de ces esclaves arrachés aux côtes africaines, l'Acadie qui a peuplé la Louisiane de ses déportés, et Lomé, la capitale togolaise grugée par les eaux de l'océan qui envahit l'esprit confus de Rose.

Dans le même esprit que son précédent roman, *Les pieds sales*, finaliste au prix Goncourt 2009, Edem Awumey nous offre un texte dense parcouru par une certaine veine onirique où souvenirs, rêves, illusions, mythes et réalité crue d'un matin gris dans une ville nordique s'entremêlent. D'un chapitre à l'autre, le lecteur plonge en alternance dans les univers de Louise et de Sambo, qui

L'instant même
www.instantmeme.com

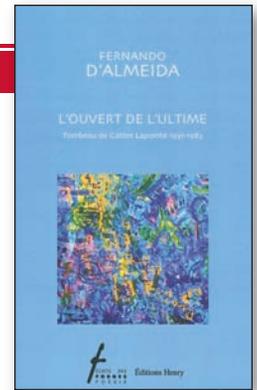
Gabor Szilasi

Charlevoix 1970

GABOR SZILASI
CHARLEVOIX 1970

Inspiré de la tradition du documentaire social américain, Gabor Szilasi a sillonné la région de Charlevoix, à l'automne 1970, en quête des images qui tradiraient une vie rurale sur le point de disparaître.

Charlevoix 1970
Photographies de Gabor Szilasi
Textes de Marcel Blouin, David Harris et Jean O'Neil
L'instant même, collection L'instant décisif,
2012, 112 pages, 40 photos n&b
9 3/4 X 9 3/4 po, relié, 39,95 \$



Hommage camerounais

Dans *L'ouvert de l'ultime, Tombeau de Gatien Lapointe 1931-1983*, le Camerounais Fernando d'Almeida rend hommage au grand poète québécois, fondateur des Écrits des Forges, nationaliste, mais aussi terrien, humain parmi les autres devant la mort. Comme le sous-titre du recueil l'indique, c'est le tombeau même du poète que tente d'évoquer Fernando d'Almeida. Les vers qu'il nous a laissés, certes, le lien encore vivant qu'il a tissé entre poésie et terre – « Tu es ce poète d'altitude buvant / À la goulée chantant à pleine poitrine / La terre qui t'enterre ». Mais aussi ce néant qu'il est devenu, que sa poésie a constamment mis en scène pour, peut-être, en adoucir les contours. Fidèle à Lapointe, *L'ouvert de l'ultime* parle donc du « côté calcaire du néant ». Entreprise difficile qui ne manque pas d'être ici interrogée : « Par quel infini de rien / Aborder de gué / Pour te parler à l'aval / Du jour sous les troncs d'arbres / Ricochant sur ton crâne gelé ».

Ce qui étonne surtout dans ce recueil, c'est de voir la langue de Lapointe résonner dans la poésie d'un Africain. La neige, les rouges-gorges, le vent du nord, le fleuve, qui nommaient chez le Québécois autant l'origine, la blessure de vivre, la joie d'être que la mesure de la perte, trouvent écho chez Fernando d'Almeida, qui semble les avoir vécus, voire intériorisés, mais avec la distance de la ferveur et du respect. Les vers s'enflent de toute cette matérialité, de façon parfois très lyrique à la manière d'un Senghor, puis, surtout dans la deuxième partie du recueil, « [l]es mots vont à l'élémentaire / Étinceler dans l'obscur ».

Qu'ont-ils d'autre en commun, ce mort et ce vivant, « [s]i ce n'est le fait / de faire semblant d'être encore / Assis dans l'ambivalence / À bégayer / À zézayer / Au large pulmonaire du rien » ? Qui des deux est le vivant ? Qui des deux est le mort ? semble demander Fernando d'Almeida.

Judy Quinn

s'enchaînent l'un à l'autre dans un flux continu de pensées que traduit bien le recours presque constant aux points de suspension.

« Et le soupir de Louise, ses seins qui montent sous le frêle tissu de la robe rouge. Elle me regarde, franchement. Ses yeux me brûlent. Ses mains... »

« ... tes mains, les saisir et t'emmenant loin, vers l'Est canadien, au pays de ma mère, l'Acadie d'où mes ancêtres furent déportés dans le terrible automne de 1755 du côté des villages de Beaubassin et de Pisiqid, bien avant qu'ils se retrouvent en Louisiane [...] »

Exigeant, *Rose déluge* du Québécois d'origine togolaise Edem Awumey se lit lentement mais nous happe dès les premières pages.

Linda Amyot

Yasmina Khadra L'ÉQUATION AFRICAINE

Julliard, Paris, 2011, 327 p. ; 29,95 \$

Après l'espace mythique et incertain de *L'Olympe des infortunes*, Yasmina Khadra nous ramène avec *L'équation africaine* à une topographie de mappemonde annoncée dès le titre de ce nouveau roman. L'Afrique est au cœur du récit, enveloppée par un drame intime fortement ancré en Europe, auquel elle donne sens et résolution en même temps qu'elle en creuse l'horreur.

Les inconnues de cette équation sont multiples : qu'est-ce qui détermine l'appartenance à un lieu, à un peuple, à une culture ? Un Français peut-il se dire le « frère » de tous les Africains qu'il rencontre ? Peut-il être chez lui à Djibouti plutôt qu'à Paris ? Où se trouve le remède d'une brèche faite au bonheur d'un médecin allemand par le suicide d'une femme adorée ? Pourrait-il se trouver dans le détour d'une attaque de pirates en pleine mer Rouge ? Comment et pourquoi faire de l'humanitaire quand ceux-là mêmes à qui ce type d'interventions pourrait profiter n'y voient parfois qu'ingérence et arrogance ? Où trouver une langue de communication efficace entre le Sud et le Nord ? Par quoi

remplacer les langues anciennes alourdies du poids d'un passé colonial qui en parasite les messages et rend impossible le dialogue ?

Au-delà de toutes ces questions, le roman de Yasmina Khadra est une ode à une *humanité ondoyante*, aux identités qui vacillent car soumises à des vies sans garantie contre la tragédie. Le pirate sanguinaire d'aujourd'hui a peut-être été un poète à la sensibilité d'écorché vif et le médecin allemand d'hier est capable de commettre un meurtre pour sauver la vie d'un ami. L'écriture de Yasmina Khadra,

qui mêle le roman intime au récit d'aventures, et à laquelle on doit parfois pardonner une emphase importune, est alerte, hâtive, en harmonie avec la précipitation de pensées multiples et contradictoires d'un humain en butte à l'horreur et à la dérision.

Soundouss El Kettani

Paul Auster, une Italie délirante



Paul Auster SUNSET PARK

Trad. de l'américain par Pierre Furlan
Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2011,
317 p. ; 34,95 \$

« Depuis presque un an, maintenant, il prend des photos d'objets abandonnés. » Dès la première phrase, aussi sûrement que la tiédeur de certains soirs de fin d'hiver annonce le printemps, le lecteur sait qu'il entre dans l'univers de Paul Auster. Univers aux tonalités, aux thèmes bien définis, qui se prolongent et se redéfinissent d'un roman à l'autre. Le photographe du présent roman se nomme Miles Heller, un jeune homme à la dérive qui travaille pour une compagnie spécialisée dans l'enlèvement de rebuts à la suite de reprise de finance. Nous voilà plongés au cœur de l'hécatombe des *sub-primes* aux États-Unis, dans une Amérique qui n'a d'idyllique qu'une vision tronquée de la réalité. On pense aussitôt à *Moon Palace* et à la descente aux enfers qui ne manquera pas de s'ensuivre. Mais ce qui suit nous lance plutôt sur d'autres pistes qui, à leur tour, nous lanceront dans d'autres directions.

Éclatée, la trame narrative du dernier roman de Paul Auster esquisse le portrait d'une galerie de personnages qui, en s'additionnant, projettent une image kaléidoscopique des États-Unis. Du drame vécu par les malheureux qui doivent abandonner leur maison à des créanciers

sans scrupules, le roman nous emporte dans l'univers de jeunes adultes à la recherche d'eux-mêmes, qui refusent de se dissoudre dans l'image édulcorée du mirage américain et de celui de leurs aînés qui revoient leurs vies

en se demandant ce que ces dernières auraient été si quelques contingences de base de leur existence avaient été modifiées. Vies en devenir et vies qui amorceront bientôt leur déclin se déploient en parallèle dans la voûte austérienne. L'auteur aime jouer aux dés avec ses personnages. Les thèmes qui lui sont chers, la quête d'identité, le hasard, la répétition de motifs, se retrouvent dans *Sunset Park*. Une impression de *patchwork* se dégage de l'ensemble. Le processus, s'il n'est pas nouveau, n'est pas usuel chez Paul Auster. Pas plus que le recours à l'énumération à la manière de Perec. Paul Auster aime par ailleurs semer dans ses romans quantité d'informations réelles qui viennent brouiller les frontières entre la réalité et l'univers romanesque. *Sunset Park* ne fait pas exception à cette règle austérienne. Cette mise à plat de la réalité trouve également un écho dans les parties dialogiques étroitement imbriquées au récit.

Il ressort toutefois de l'ensemble, et ce, même si le personnage de Miles Heller, le photographe du début, agit comme dénominateur commun de la trame narrative, une impression de dispersion, d'éclatement, voire d'inachèvement. Cette impression correspond peut-être à une intention de l'auteur, mais le lecteur referme le roman à regret, comme ces gens qui quittent leur maison en ne pouvant tout emporter avec eux.

Jean-Paul Beaumier

Niccolò Ammaniti LA FÊTE DU SIÈCLE

Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher
Robert Laffont, Paris, 2011, 394 p. ; 34,95 \$

Tant mieux si le spectacle imaginé par un richissime parvenu romain tient le pari d'être la fête par excellence d'un certain siècle, car il ne mérite certes pas l'adulation du suivant. Dans son genre snobillard, la célébration ressemblerait au triste sommet atteint par Barnum & Bailey dans l'exhibition des plus tristes infirmités humaines. Tous y assistent pourtant, depuis les starlettes en quête de commanditaires jusqu'aux auteurs à succès. Puisqu'elle offre aux exhibitionnistes l'occasion de s'exhiber, elle est réussie s'ils sont là. Comme il se doit depuis que les terroristes cultivent comme tout le monde les relations publiques et la gestion des auditoires, elle attire aussi ceux qui perçoivent un tel rassemblement du gotha romain comme l'occasion rêvée de perpétrer un attentat dûment répercuté dans la presse mondiale. En l'occurrence, ce sont les adeptes de cultes sataniques qui planifient enlèvement et sacrifice humain. Sacrifice, il va sans dire, d'une vedette irremplaçable.

On n'en voudra pas à l'auteur de délirer : le genre littéraire choisi s'y prête et même l'exige. Le critiquerait-on qu'il pourrait recourir à l'esquive facile : « Mais tout cela est à prendre au deuxième degré : je ne fais pas l'éloge de l'esbrouffe, mais sa critique... » Objection recevable. Reste que la société que viserait Niccolò Ammaniti pourrait, pour mieux arroser l'arrosoir, riposter que la pseudo-satire se gaspille en tonneaux délirants à des années-lumière de la réalité. Dans quelle Rome, si décadente soit-elle, imaginerait-on une chasse au lion menée par des cornacs exotiques juchés sur d'authentiques éléphants ? Et quel politicien romain, même pourchassé par les agences de notation qui déprécient ce qu'elles ne peuvent plus vendre, ne saurait rien de la population vivant depuis un demi-siècle dans d'éternelles catacombes ?

On lira pourtant Ammaniti avec plaisir si l'on préfère un livre invraisemblable au

Denise Boucher, nouvelles, roman



coût d'une cure psychiatrique ou si, dans un autre domaine, l'on aime que le cinéma s'investisse tout entier dans les effets spéciaux et ne s'épuise pas en intrigues cohérentes. Car la lumière ici jetée sur une décadence aveugle si totalement l'œil du lecteur qu'il ne voit plus ce que (peut-être) on lui demande de mépriser. De la vivacité, de la couleur, mais à l'excès.

Laurent Laplante

Denise Boucher

AU BEAU MILIEU, LA FIN

Leméac, Montréal, 2011, 155 p. ; 18,95 \$

Au beau milieu, la fin est le premier roman de la poète, dramaturge et parolière bien connue Denise Boucher. Elle est l'auteure, entre autres, de la pièce de théâtre *Les fées ont soif*, qui a fait scandale à la fin des années 1970.

Sa nouvelle œuvre prend la forme d'un roman épistolaire, unilatéral. Adèle, la protagoniste octogénaire, revient d'un long séjour en Italie en compagnie de son amoureux, qu'elle appelle Zut. À son arrivée, elle découvre que son appartement a été saccagé par les sous-locataires, récemment retournés chez eux, en France. Elle réalise également que sa meilleure amie, Brigitte, est partie sans laisser d'adresse et sans donner de nouvelles, comme il lui arrive parfois de le faire. Adèle lui envoie alors une série de courriels, qui restent sans réponse et dans lesquels elle lui décrit le train-train

quotidien de sa vie et lui livre ses états d'âme. Elle lui parle notamment d'une amie commune, Carmen, partie faire soigner son cancer en Espagne par un gourou pseudo-médecin dont elle s'est entichée. Elle aussi n'a informé personne de l'endroit où elle se trouve, à l'exception d'Adèle.

Son appartement dévasté et les maux dont elle souffre en raison de l'âge donnent à Adèle l'impression que la vieillesse a tout à coup fondu sur elle. « [Ses] courants vitaux ont sauté. » Elle est amère, même si, comme elle le dit, « [l']amertume est un poison terrible. Il révèle notre impuissance et nous peinture dans un coin noir. La lumière s'en va et emporte avec elle toute la douceur et toute la joie que nous avons à vivre ». Elle est en particulier outrée par le message récurrent véhiculé dans les médias, surtout par une certaine droite financière à propos des « coûts amplifiés par le vieillissement de la population et des sommes inimaginables que nous allons coûter ». Message souvent associé à la question de l'euthanasie.

« Je ne me suis jamais attendue à une vieillesse paisible. Tu t'en doutais bien », écrit Adèle à son amie Brigitte, en ajoutant : « La misère a toujours eu toutes les chances de revenir même si, tous les matins, je prenais un petit verre de colère pour lui faire face et tenter de la contrer ».

D'ailleurs, bientôt, une lettre de Carmen fournira matière à alimenter cette colère,

mais apportera également une solution à certains de ses problèmes...

Gaétan Bélanger

Hubert Mingarelli

LA LETTRE DE BUENOS AIRES

Buchet-Chastel, Paris, 2011, 180 p. ; 22,95 \$

Faut-il vraiment toujours que quelque chose soit *advenu* entre deux êtres pour qu'ils se soient vraiment et profondément connus ? Et si c'était, justement, lorsque rien n'advient, lorsque aucun secret n'est révélé, que nous communiquions le plus intensément avec le vivant ?

C'est hantées par ces questions que se déploient les nouvelles d'Hubert Mingarelli, recueillies sous le titre de *La lettre de Buenos Aires*. Et c'est hanté par ces mêmes questions que le lecteur y erre discrètement. Oui, ces nouvelles, on les lit comme du bout des doigts, on y marche sur la pointe des pieds. Par respect du silence qui les traverse. Et dans une pudeur extrême, qui répond à celle, non moins extrême, de l'écriture. Car ici rien n'advient que le clignotement de présences blessées surgissant de l'absence – ce fond d'absence qu'on appelle « monde ».

C'est de la sciure au fond des poches, le regard d'une souris, la mort d'un inconnu. C'est l'horreur d'un passé que l'on n'a pas connu et qui, pourtant, nous tient. C'est le brasier qui, à l'aube, témoigne du feu qu'on a partagé toute la nuit avec un autre dormeur, un autre vagabond, bref son semblable. Et, par-delà tout ça, à travers et autour de chacune de ces brèves apparitions, c'est la solitude du vivant qui s'offre dans toute sa beauté. Car rien ne dénote mieux la vérité d'un homme que ce qu'il ne dit pas. Les souvenirs qui l'ont forgé tel qu'il est, mais dont il ne saurait parler. Les regrets comme les amours, les amitiés qui lui ont creusé les traits, mais dont l'origine s'est perdue en cours de route. Sa manière d'écouter, de recevoir sans prendre, de deviner sans interroger.

Au fond, pour autrui, nous sommes d'abord et avant tout ce que nous avons abandonné : un livre oublié sur un banc, une certaine façon de regarder l'océan,

« **L**e Canada est un beau pays, mais ils ne sont quand même pas très futés ! [...] On nous fait venir ici, mais on ne nous dit pas comment y vivre. Sans mode d'emploi, nous, on ne sait pas comment faire, on n'a pas l'habitude. » Le débat est ouvert : nous, les expatriés, en provenance de pays ex-communistes ; eux, les résidents, les Montréalais. *Seulement attendre et regarder*, le sixième roman de la Géorgienne Elena Botchorichvili depuis son arrivée au Québec en 1992, demeure dans le ton singulier et joyeusement original propre à l'auteure. L'écrivaine pose ici la problématique de l'immigration et, en filigrane, celle de l'espoir.

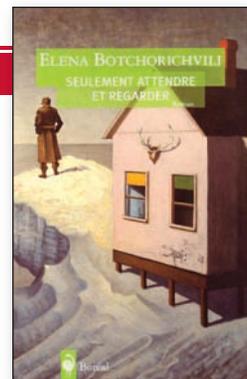
Car néo-Québécois, ils le sont tous, ces personnages colorés, aux contours peu ou mal définis, que l'auteure se plaît à introduire dans ses courts romans. Nouvellement arrivés dans un Montréal biscornu, ils ne comprennent pas cette Babylone moderne, ils ne l'aiment pas non plus. « Cette ville était d'une grisaille crasseuse, d'une laideur à en crever. » Les nouveaux arrivants sont en attente de tout et de rien, peut-être d'un glorieux printemps qui n'arrive pas. « Ils contemplaient la ville bleue, en bas, renouant avec la vieille habitude communiste de passer son temps à ne rien faire. »

Autre pays, autres mœurs, ô combien déroutantes pour les nostalgiques de contrées où « on posait du vin sur la table et une kalachnikov sous la table ». Alors les immigrants regardent intensément, ils analysent, ils concluent, parfois à tort et à travers : « Il y a tellement de gays parmi eux que c'en est à devenir fou ! [...] Chez nous, il doit sans doute y en avoir, mais ils ne sont pas aussi effrontés, ils restent cachés ! »

Les livres de Botchorichvili sont de longues nouvelles, où abondent propos politico-historiques et obsédantes répétitions, pour bien marteler le propos. « Eux c'est eux, nous c'est nous. [...] Peut-on séparer les hommes avec je ne sais quel Rideau, je ne sais quel Mur ? » La question est posée.

En leitmotiv, la quête d'un jour meilleur. À force de supplications : « Mon printemps, mon amour, arrive, arrive ! », le printemps « finit par arriver. Il n'y a qu'à Montréal qu'il survient ainsi, en une heure, en un seul instant. [...] Mon printemps, mon amour ! »

Michèle Bernard



Elena Botchorichvili

SEULEMENT ATTENDRE ET REGARDER

Trad. du russe par Bernard Kreise

Boréal, Montréal, 2012, 98 p. ; 17,95 \$

une image de soi qui s'est posée sur l'œil d'un parfait inconnu et qui – sait-on jamais – lui aura peut-être procuré une pensée, un frisson. Oui, s'il est une chose à retenir des nouvelles de Mingarelli, c'est bien celle-ci : c'est à notre insu que nous nous donnons au monde... et sans même nous en apercevoir que nous lui faisons signe, comme des « randonneurs [qui laissent] toujours quelque chose derrière eux ».

Alexandre Lizotte

Pan Bouyoucas

COCORICO

XYZ, Montréal, 2011, 140 p. ; 18 \$

Leo Basilius a fait sa réputation sur la scène littéraire internationale grâce à sa série de polars. Depuis plus de vingt ans, chaque nouveau roman le propulse au sommet de la liste des best-sellers et son héros, le sergent-détective Vass Levonian, a pris, sur tous les écrans du monde, les traits d'un célèbre acteur hollywoodien. À l'aube de la soixantaine, Leo a tout : richesse, célébrité, une femme aimante et des enfants qui, somme toute, ne se débrouillent pas mal. Mais voilà, Leo

Basilius n'en peut plus de ressentir une terrible insatisfaction : celle d'être considéré comme un auteur de sous-littérature et de ne pas avoir encore écrit le chef-d'œuvre qui lui assurera la reconnaissance et la postérité. Sur un coup de tête, il décide de tout quitter pour un temps et convainc sa femme de l'accompagner sur cette île grecque où, dans sa jeunesse, il avait cru trouver le paradis. Un paradis qui lui permettra enfin d'écrire le roman sur la beauté du monde, loin des horreurs qui peuplent ses polars, dont il rêve depuis longtemps.

Y arrivera-t-il ? Tout semble se liguer pour que son projet échoue. Les voisins et

Beauchemin l'indigné



les habitants du pays, rencontrés au hasard des promenades, ne cessent de lui raconter des épisodes sombres de leur vie. Sa femme s'ingénie à lui rapporter les histoires scabreuses qu'elle entend chez les nouveaux amis qu'elle a réussi à se faire. Et voilà même que Leo est hanté par son sergent-détective qui lui apparaît à toutes sortes de moments incongrus pour lui reprocher la vie cernée d'ombres et de fantômes qu'il lui a fait mener ! Puis, un jour, une fillette pose une simple question... Dès lors, la quête d'inspiration de Leo Basilius prendra une tournure tout à fait inusitée.

Roman sur la création, *Cocorico* pose un regard à la fois lucide et ironique sur cet étrange processus dans lequel sont plongés les écrivains à leur insu. Qu'est-ce qui fait naître le germe d'une idée ? Comment s'organise l'ébauche d'un récit ? Comment s'incarnent les personnages ? De quelle façon en viennent-ils à s'imposer à l'esprit du créateur ? L'écrivain peut-il trouver tant bien que mal un équilibre hésitant entre sa vie réelle et cet univers parallèle qu'il ne contrôle pas vraiment ? Peut-il explorer d'autres dimensions de son talent ou doit-il se confiner à un genre ? Est-il encore possible d'écrire un chef-d'œuvre ? Et, de toute façon, existe-t-il des critères indiscutables pouvant déterminer ce qu'est un chef-d'œuvre ?

En une trentaine de très courts chapitres, Pan Bouyoucas expose d'une plume alerte les tourments et les obsessions qui

minent son personnage d'écrivain tout au long de ce séjour loin d'être paradisiaque. Au-delà de ce questionnement amusant sur le processus créateur, *Cocorico* soulève également, l'air de rien, des questions percutantes sur les aléas du tourisme de masse et du progrès économique, sur les clichés qui nous guident et les illusions perdues, sur le regard ambivalent qu'on porte sur les écrivains, sur les relations de couple et la fragilité du désir, etc. On sourit souvent à la lecture du roman de Bouyoucas mais ces scènes parfois un peu loufoques dissimulent une réflexion profonde qui mérite une relecture des quelque 140 pages de cette 17^e publication de l'écrivain québécois d'origine grecque.

Linda Amyot

Yves Beauchemin LA SERVEUSE DU CAFÉ CHÉRIER

Michel Brûlé, Montréal, 2011, 439 p. ; 24,95 \$

Une fois de plus, Yves Beauchemin laisse vibrer sa fibre sociale. Librement, bellement, chaleureusement. Malgré les complots et les mesquineries des nantis, les humbles auxquels il donne vie cherchent et trouvent la dignité dont ils ont à la fois besoin et surabondance. L'argent, les diplômes, les prestiges sociaux leur échappent, mais ils compensent par leur solidarité, leur sens de la mesure, une inusable patience, une sorte de boussole interne qui n'échappe jamais son nord. Au risque de froisser les lecteurs en manque de sentiments verbeux et éthérés,

Yves Beauchemin crée des personnages peu exceptionnels, sans apprêt, aux rêves réalisables de ce côté-ci du ciel.

Mélanie n'entretient pas d'utopies déconnectées. Elle ne fréquente l'école que le temps de satisfaire aux contraintes légales. Les livres ne l'intéressent pas et le plagiaire qui l'exploite aura beau jeu de la leurrer et de voler Victor Hugo. Affligée d'une mère désespérément envahissante, elle fuira Trois-Rivières et endossera fièrement à Montréal les responsabilités d'une serveuse de restaurant. Qu'elle soit sans défense et crédule, il suffit de peu de pages pour nous en convaincre. C'est pourtant sur elle et autour d'elle que Beauchemin construit une intrigue aux virages brutaux. Elle sera harcelée par les appétits des repus, mal conseillée par le sympathique et erratique notaire Parfait, blessée et avilie dans sa chair, comme s'il était banal et même normal que triomphent les puissants.

Mais, venant instinctivement au secours de Mélanie, ses semblables tissent autour d'elle un réseau de soutiens et d'amitiés. Pour elle, Beauchemin multiplie les personnages fiables autant qu'émouvants. Gerberdore, la patronne du café où aboutit Mélanie pour échapper à l'intimidation, mène une garde vigilante : elle exige autant qu'elle donne. Mieux que la jeune femme, elle se méfie, vérifie, montre les crocs. En direct de la rue surgit Tonio qui combat son alcoolisme et noue avec Mélanie un pacte de discrétion mutuelle ; ils se devront beaucoup l'un à l'autre. L'amour, échaudé par le mensonge et la cruauté du croulant Pierrot et du criminel Périgord, tardera à cicatrifier ces plaies, mais il renaitra grâce à la tendre et farouche affection de Louis.

Qu'importe si telle péripétie exige du lecteur une certaine souplesse, la société vraie que raconte Beauchemin ne triche pas avec la réalité. Ceux et celles qui entrent dans l'existence sans cuillère d'argent dans la bouche sont exposés à tant de douleurs et de drames qu'on se réjouit de les savoir compris et respectés par un auteur aussi empathique. Ils sont indignés et lui aussi.

Laurent Laplante